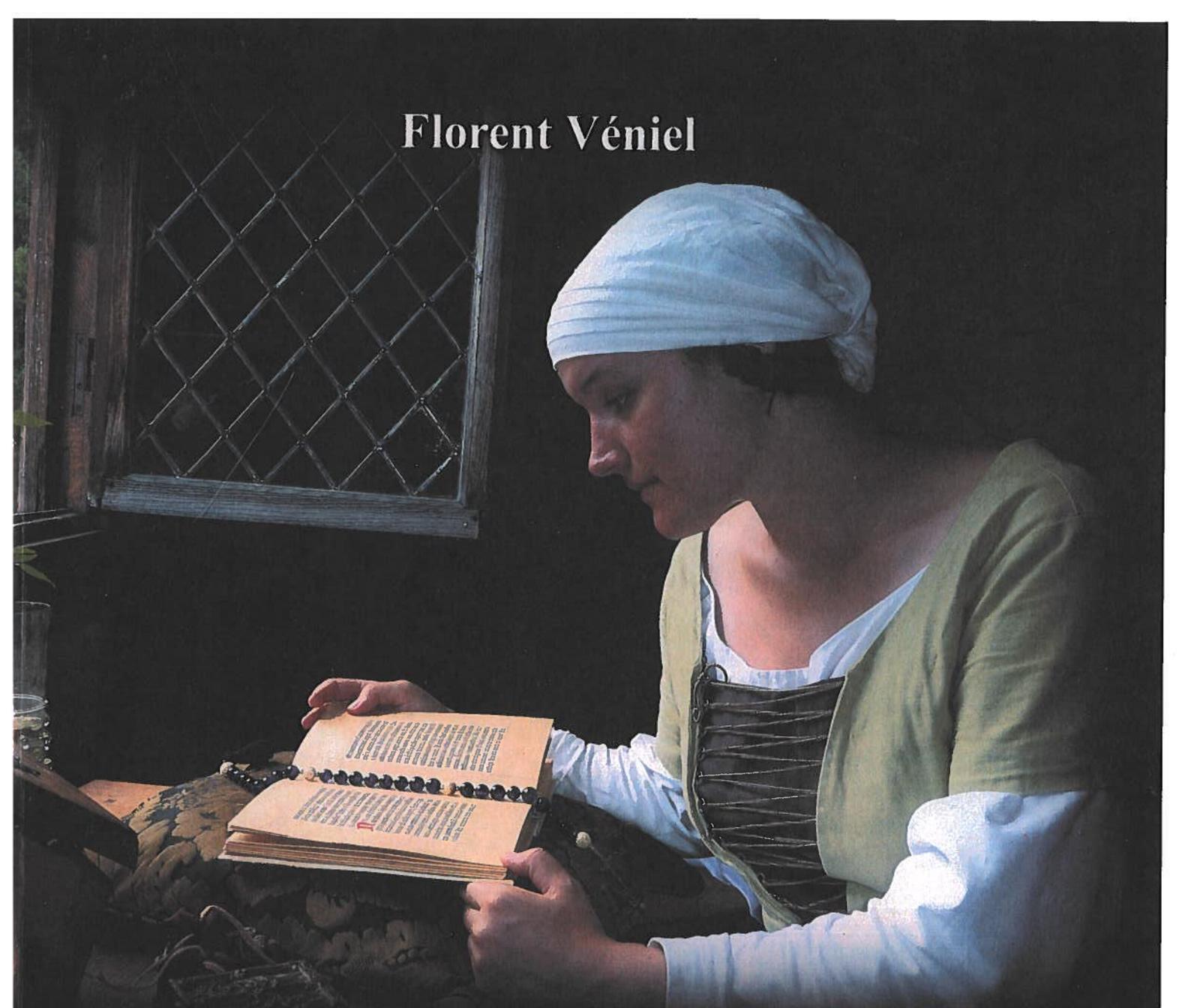


Florent Vénier

A woman in medieval attire, including a white headscarf, a green cardigan, and a dark corset, is seated at a desk, reading an open book. The scene is lit by a window with a diamond-patterned lattice, creating a dramatic, low-key atmosphere. The book she is reading has a string of dark beads draped over it.

Le costume médiéval

de 1320 à 1480



HEIMDAL

Bijoux

Chez l'homme, comme chez la femme, le bijou est l'ultime parure qui vient rehausser une tenue vestimentaire. Aux origines et dans certaines croyances, son rôle se superpose à celui d'une amulette, sensée protéger celui qui la porte. Il éloigne les mauvais esprits par le bruit des breloques qui le composent. Les bijoux continuent à véhiculer des messages depuis ces temps anciens. Chargés de codes et de symboles, ils sont de véritables moyens de communication, interfaces entre le visible et l'invisible. En cette fin de Moyen Âge pourtant, quelques-uns deviennent uniquement ornementaux, affichant alors le seul message, ostentatoire, du statut social et de la richesse. Les bijoux sont alors souvent distribués comme cadeaux lors des étrennes ou comme prix de joutes. Certaines pièces, d'ailleurs, ne sont rien d'autre qu'une réserve d'or disponible en cas de nécessité.

Si des métaux vulgaires sont parfois utilisés pour les communs, les bijoux sont en effet le plus souvent en or, enrichis de pierres précieuses. L'art de la joaillerie et de l'orfèvrerie, au Moyen Âge, est l'expression d'une parfaite maîtrise. L'utilisation désormais courante des pierres précieuses à partir du XIII^e siècle, participe à donner du sens au bijou par la valeur symbolique qui entoure ces roches. Elles sont, pour la plupart, auréolées de croyances et de superstitions et on attribue à chacune une ou plusieurs fonctions. Le choix de la pierre ne se fait donc pas uniquement en terme esthétique : le langage qu'elle véhicule guidera plus volontiers un ecclésiastique vers un rubis alors que le saphir, assurant la dévotion, est réservé aux évêques. Sans rapport, il guérit aussi les ulcères s'il est appliqué, comme le conseillent les grands savants, sur la partie du corps affectée. En effet, les vertus des pierres sont à la fois physiques et spirituelles.

Le diamant est ainsi signe d'amour et de réconciliation, alors que l'émeraude favorise la chasteté et attire la richesse. Le rubis permet une parfaite résistance à la pourriture mais le grenat reste peu aimé car il est sensé attirer la colère. La topaze quant-à-elle, est réputée lutter contre la luxure. Cette croyance est si forte que Francesco de Barberino (39) la conseille dans ces écrits au début du XIV^e siècle. D'après lui il faut, pour la jeune fille qui a passé douze ans sans s'être mariée, éviter la solitude et l'oisiveté, fuir la lecture des livres qui parlent d'amour, se nourrir sobrement, éviter de boire du vin et surtout, porter un charme contre la luxure, à savoir une topaze.

Ces croyances sont souvent véhiculées et relayées par les femmes qui y trouvent une application pratique dans leur vécu. Mais l'utilité des pierres n'est pas seulement liée à la santé, l'esthétique et la beauté prennent facilement le pas et le rubis, qui porte le nom de balai, est très apprécié. L'émeraude, quant à elle, est rarement utilisée. Certaines pierres comme le saphir, souvent employé comme sceau, peuvent être taillées. C'est le cas aussi du diamant, qui fut d'abord utilisé tel quel, « naïf », avant la



Gérard David, *Portrait d'un orfèvre*, Vienne, Kunsthistorisches Museum.

découverte de cet art. La cristallisation naturelle de la pierre peut en effet lui donner une forme pointue, ou plate. Les tailles sont plutôt en carré, en losange, ou en cercle.

Les pierres précieuses n'ont pas seules la primeur et nous retrouvons, parmi les éléments de joaillerie, l'émail, le corail rouge, l'ambre blanc et jaune, la calcédoine, le cristal de roche... Les perles sont également prisées au XIV^e siècle et ne connaîtront une baisse de leur popularité qu'au milieu du XV^e siècle. On continuera tout de même à les utiliser sur les pendentifs.

La mode voit aussi une évolution des couleurs. Le blanc, dès la fin du XIV^e siècle, connaît un certain succès, même si le rouge et le vert mêlés de blanc lui succèdent. Ces teintes se voient complétées par le bleu, le noir, le gris et le violet dans les années 1440 à 1460. Le rouge clair et le blanc réapparaîtront vers 1470-1480.

Avec le développement de la mode et de l'engouement pour ces parures, l'Église essaie, à partir du XV^e siècle, d'interdire le port de certains bijoux jugés trop somptueux et s'entourent de lois. Celles-ci sont souvent renouvelées, preuve de leur effet limité. Les astuces féminines pour y échapper sont alors nombreuses. Boutons et accessoires se multiplient, Christine de Pisan justifie le port des bijoux par un désir légitime de se parer.

(39) Alice A. Hensch, *De la littérature didactique du Moyen Âge s'adressant spécialement aux femmes*, Cahors, 1903. Francesco de Barberino (1264 – 1348) *Del regimento e costumi di donna*.

De fait, seuls quelques nobles et, étrangement, certains religieux pour marquer leur statut, peuvent arborer ces bijoux ostentatoires. Les ducs de Bourgogne sont d'ailleurs réputés pour le luxe de leur somptueux joyaux. Il n'est que peu étonnant de considérer la ville de Bruges comme la plaque tournante du commerce de la pierre en Europe, dès 1465. Anvers tient aussi, à cette époque, un rôle de choix qui n'aura de cesse de se confirmer jusqu'à aujourd'hui.

Pourtant dès 1442, se perd l'habitude essentiellement bourguignonne, de porter des bijoux trop clinquants. La mode se modifie chez les plus riches, notamment au contact des princes français et en particulier du prince de Bourbon, qui influence le duc de Bourgogne, Philippe.

Bagues et bracelets

La pratique du port de bijoux, et surtout des bagues, est relativement courante pour les femmes, comme pour les hommes. C'est que le port de la bague tient une place à part. Ce bijou est associé à la main, qui participe à exprimer des sentiments d'amour, de joie, d'amitié, de mépris ou de haine. C'est cette même main, utile, qui tient des objets tels que l'épée, le sceptre, les outils ou la plume.

Tous les doigts sont concernés et les hommes désirant s'auréoler de prestance, s'affichent parfois avec des bagues de pouce. Ils peuvent également en porter sur les différentes phalanges d'un même doigt. Lorsqu'elles ne sont pas en usage, les bagues sont rangées précieusement dans un « doigtier », conservé dans un étui de cuir.

Elles sont de formes diverses.

Un simple anneau de métal, précieux ou vulgaire, peut être porté. Ce type de bijou s'avère assez répandu, même dans les classes sociales peu aisées. Preuve en est leur nombre important parmi les trouvailles archéologiques. Il est à noter que le port de l'alliance ne sera commun aux hommes qu'à partir du XIX^e siècle.



Memling, *Portrait d'un jeune homme en prière* (détail), Londres, National Gallery, 1475-1480.



Memling, *Deux donateurs, fragment d'un retable avec une Vierge à l'Enfant* (détail), Sibiu, Museum Sammlung Samuel Brukenthal, vers 1475-1480.

La bague considérée comme la plus prestigieuse est munie d'un chaton de pierrerie. Selon les croyances, comme pour les autres bijoux, la gemme utilisée qui est plus souvent unique, serait investie de certains pouvoirs : signe de richesse, elle est aussi, croit-on, le moyen de s'attirer une protection, d'éloigner les maladies ou les accidents. Ainsi, certaines personnes gardent précieusement ces bijoux aux doigts, comme cet homme qui tient « beaucoup à cette bague dont il ne se sépare jamais en raison des vertus qu'elle possédait, selon ce qu'on lui avait laissé entendre. » (40)

Moins décoratives mais plus fonctionnelles, certaines bagues servent à sceller les documents. Ce sont les bagues-cachets, mais elles ne sont pas courantes.

C'est à partir du XIII^e siècle que les bagues à devises se multiplient. Le chancelier de Philippe le Bon, Nicolas Rolin, fait ainsi réaliser une bague, ornée de la devise *Seule*, pour confirmer à sa femme, Guigone de Salin, son unique amour et donc sa fidélité. Les gravures retrouvées expriment en général un sentiment d'amour, d'amitié, et surtout de piété. Mais cet objet, par la devise personnelle qui y est inscrite, confirme surtout le besoin de se distinguer aux yeux de l'être aimé, et parfois de la société.

Les bracelets composés de minéraux se voient attribuer les mêmes vertus par les pierres qu'ils supportent. Les métaux différents dont ils peuvent être fait, tel le cuivre qui guérit les rhumatismes, sont aussi choisis avec attention. Ce sont souvent des objets précieux, recherchés par les plus grands. Le duc de Bourgogne, en 1431, achète ainsi un bracelet d'or garni de six perles (41). Jehan de Saintré, le héros d'Antoine de la Sale (42), désirent offrir un présent à une dame, va trouver l'orphebre du roy et lui demande de réaliser un bracelet d'or



Memling, *Portrait de jeune femme (sibylle Sambetha)* (détail), Bruges, Stedelijke Musea, Memlingmuseum, 1480.

esmaillé de mes couleurs et a ma devise. En plus de l'héraldique, Jehan y fait ajouter *VI dyamans, VI rubis et VI perles*. C'est à la demande de cette même dame que notre héros porte, au bras gauche, un autre bracelet d'or en gage de son amour courtois. Il s'est engagé à le garder une année entière si il ne rencontre *chevalier ou escuier de nom et d'armes sans reproche* à qui il pourrait l'offrir.

(40) Boccace, *Décameron*, Le Livre de poche, 1994, troisième journée, neuvième nouvelle.

(41) ADN B 1942, F 86 v.

(42) Antoine de la Sale, *Jehan de Saintré*, Lettres gothiques, Le Livre de poche, 1995, p 166.



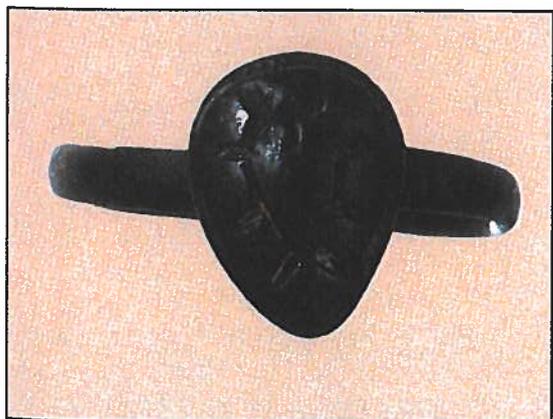
Dame à l'écureuil, anneau en or serti d'un saphir, France, XV^e; (Londres, British Museum. Michael Camille, *L'Art de l'amour au Moyen Âge*, Könemann, 2000.)



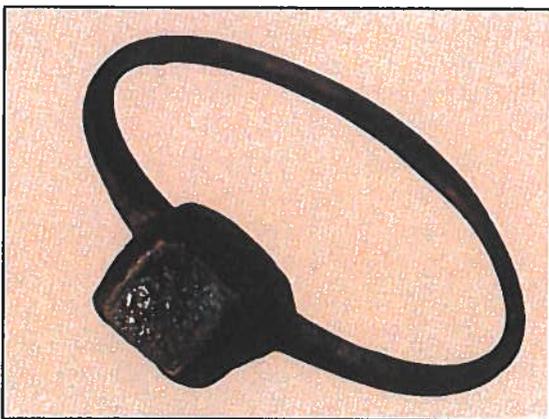
Bague en alliage cuivreux. Cette bague est typiquement une bague populaire. (Collection privée, photo de l'auteur.)



Bague imitant une ceinture avec sa boucle, Bronze, XV^e siècle. Diamètre 2,2 cm. (Musée National du Moyen Âge, Thermes et Hôtel de Cluny. Inv cl 14943.)



Bague en forme de cœur, en argent, XV^e siècle. Diamètre 2 cm. (Musée National du Moyen Âge, Thermes et hôtel de Cluny. Inv. cl 2887.)



Bague XIII^e- XIV^e e siècles, alliage cuivreux et pâte de verre. Diamètre 2,1 cm. (Unité archéologique de la ville de Saint-Denis, inv. Con. 537.2.)

Fermail, colliers et boucles d'oreilles

Le fermail

Le fermail est un accessoire décoratif qui sert à maintenir attaché deux pans de vêtements, il peut être comparé à une broche. Mais Robert de Blois (43), dans le *Chastoiement des dames* à la fin du XIII^e siècle, considère que ces broches, ou fermails, ont une fonction autre que décorative. Ce qu'il considère comme une nouvelle invention, empêche *tout homme de poser sa main sur sa chair nue*. Nous pouvons comprendre par la suite que la chair nue n'est autre que la poitrine. Il pense donc que *c'est pour empêcher de pareils attouchements que furent inventées les broches*.

Dès le milieu du XIV^e siècle, ce bijou est de grande dimension, en forme d'anneau. Durant la décennie 1380, de grandes plaques, partiellement recouvertes d'émail, enrichies de pierres précieuses ou de perles, envahissent les poitrines, les chaperons et les robes. Le fermail est parfois orné d'anges, de saintes, de femmes et d'enfants assis dans des jardins. Les animaux communs, chien, lévrier, cerf, lapin, écureuil, brebis, faisan, aigle, sont évidemment présents. Mais le bestiaire sauvage, tigre, lion, ours, est également figuré et cotoie aussi les animaux fantastiques comme la licorne ou les sirènes.

Durant le premier quart du XV^e siècle, ces motifs laissent la place aux fleurs et aux fruits. Pensées, marguerites, roses, n'auront que le temps d'éclorre avant de disparaître à leur tour au profit de décors plus abstraits. Dans son ultime forme à la fin du XV^e siècle, le fermail apparaît garnie de pierres précieuses, montées les unes à côté des autres. Il est aussi parfois agrémenté de légendes qui sont autant de dictons, de prières, de proverbes ou de devises. Des petites boîtes reliquaires, des clés ou des petits miroirs y sont alors souvent suspendus.

L'affiquet, qui fait partie des fermails, se distingue par sa taille et sa fixation. De dimension plus réduite, plus simple, il est monté sur une épingle et n'a de fonction que décorative. Il est alors porté sur la coiffe ou le chaperon.

Le collier

Le collier est également un bijou fort répandu, porté par les femmes comme par les hommes. De confection plus riche que les simples anneaux de doigts, il reste l'apanage des classes aisées de la société, même si certaines servantes s'évertuent à imiter leurs maîtresses en portant des colliers de moins nobles matières.

Dans le dernier quart du XIV^e siècle, il est, selon le goût du moment, de grande dimension et repose largement sur les épaules. Pour éviter qu'il ne bouge, un fermail en assure la fixation au vêtement. Ces colliers sont en général constitués d'une large bande de métal, d'une succession d'anneaux ou encore de motifs fleuris et de feuilles. Des pendeloques et des clochettes peuvent y être suspendues.

Memling, Triptyque Donne, panneau central (détail), Londres, National Gallery, 1475.



Or ciselé avec des traces d'émail noir. Diamètre respectivement de 1 cm, 1,2 cm, 1,2 cm, 1,4 cm, 1 cm, 1 cm.

(Collection de fermails ajourés. Musée National du Moyen Âge, Thermes et Hôtel de Clumy, inv. cl. 23299, inv. cl. 23300, inv. cl. 23301, inv. cl. 23302, inv. cl. 23303, inv. cl. 23304.)

Ce sont les dames qui vont peu à peu en raccourcir le port. Entre 1400 et 1420, certaines femmes portent encore un collier, le poitrail, très développé sur la poitrine. Mais vers 1420, il remonte, placé au ras de cou, sublimé par la blancheur de la peau. La mode est ensuite faite d'aller et de retour et vers 1460 à 1480, le bijou s'élargit de nouveau et n'enserme plus le cou.

Bagues et fermails (seconde moitié XIV^e – début XV^e siècle) (Valenciennes, C. A. Tixador.)



Les formes et les constructions de ces colliers sont très variées et il est difficile d'en établir une classification.

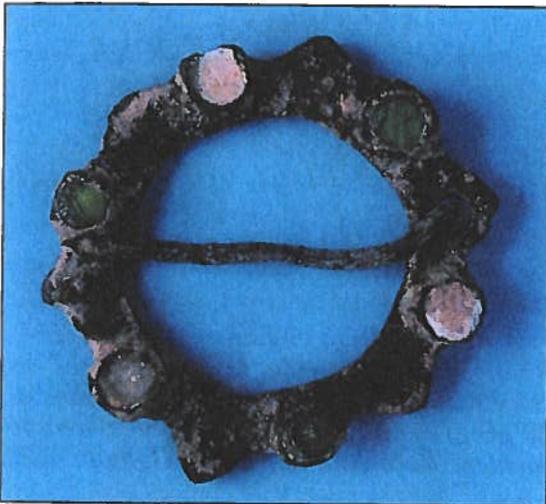
Les plus simples sont fait de perles rondes enfilées les unes après les autres. Des perles naturelles, mais aussi des perles de verre de formes variées sont utilisées. Leur emploi est alors l'occasion de montages savants, associants les courbes et les motifs géométriques à deux ou trois étages.

Les perles servent aussi fréquemment à enrichir les autres types de colliers. Au milieu du XV^e siècle, un seul fil de métal, parfois entrelacé, supporte des pierres précieuses ou des perles. Il est resserré au bas du cou où peut être soutenu un petit reliquaire.

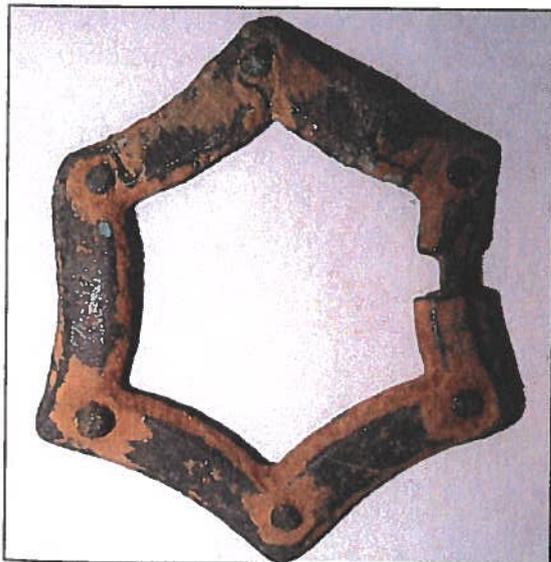
(43) Alice A. Hensch, *De la littérature didactique du Moyen Âge s'adressant spécialement aux femmes*, Cahors, 1903. Robert de Blois, *Le chastoisement des dames*, 2^e tiers du XIII^e siècle, p. 75.



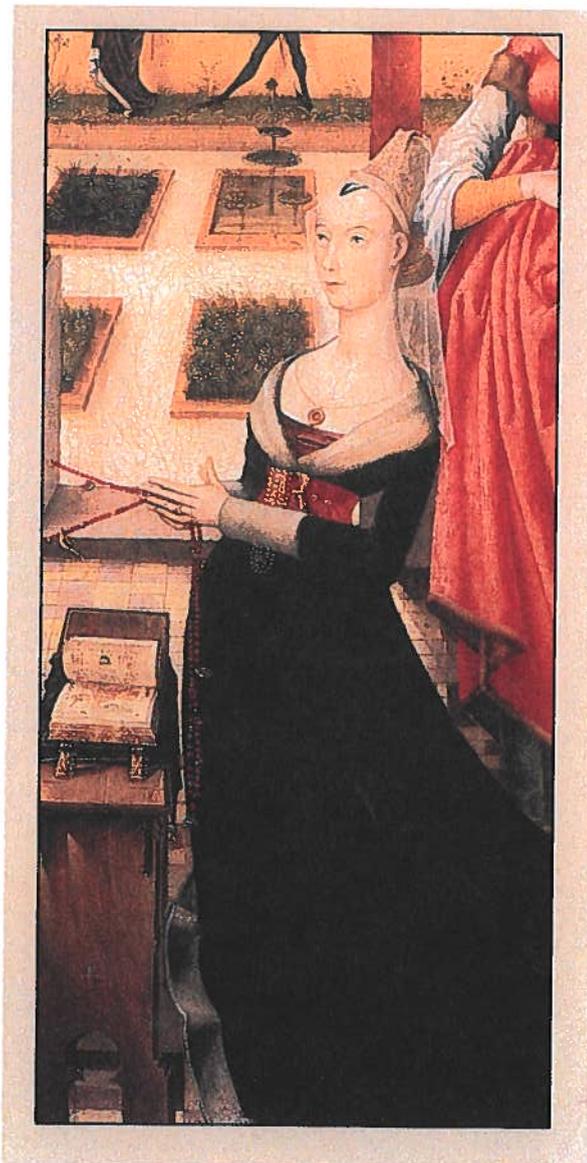
Fermaux, bronze à décor de verroterie du XIII^e au XV^e siècle. Ce sont des broches circulaires ou carrées en bronze, dont la surface est ponctuée de chatons dans lesquels étaient enchassées des verroteries dont il ne subsiste que des fragments de couleur vert clair sur un des exemplaires. Les fermaux carrés sont par ailleurs ornés, entre chaque chaton, de points creux. L'ardillon en bronze a disparu sur une des broches. Leur diamètre s'étage entre 2,3 cm et 3,7 cm. (Musée de Normandie.)



Boucle-fermail comportant des incrustations de pâtes de verre – XIV^e siècle. Région de Sens. Diamètre : 25 mm. (photo : Sarrazin.)



Le fermail de la dame retient un voile et cache la poitrine. Remarquons la riche ceinture et le patenôtre qui y est suspendu. (Vierge à l'Enfant (détail), Maître de la vue de Sainte-Gudule, Liège, Musée d'Art religieux et d'Art mosan, Inv. A9, vers 1475-1480.)



Des chaînes d'or et d'argent côtoient aussi ces colliers. Très fréquentes, elles sont constituées pour la plupart d'une double rangée d'anneaux entrelacés, tels de la maille. Une croix ornée de pierres fines ou un pendentif, enrichi de perles, y est toujours suspendue. Cette mode succède rapidement aux décors émaillés, aux pendeloques, aux clochettes et aux feuilles.

Ces mêmes médaillons peuvent être aussi suspendus à un simple ruban de soie assorti à la tenue.

Une variante ornementale du collier peut également être associée à un bijoux, c'est l'écharpe. Ce morceau de tissu ou de cuir traverse la poitrine en biais. Elle est ornée de pierres ou de fines feuilles de métal...



Memling, Triptyque Donne, panneau central (détail), Londres, National Gallery, 1475.



Memling, Portrait d'un jeune homme en prière (détail), Londres, National Gallery, 1475-1480.



Memling, Portrait de Jacques de Savoie (détail), Bâle, Kunstmuseum, vers 1470.



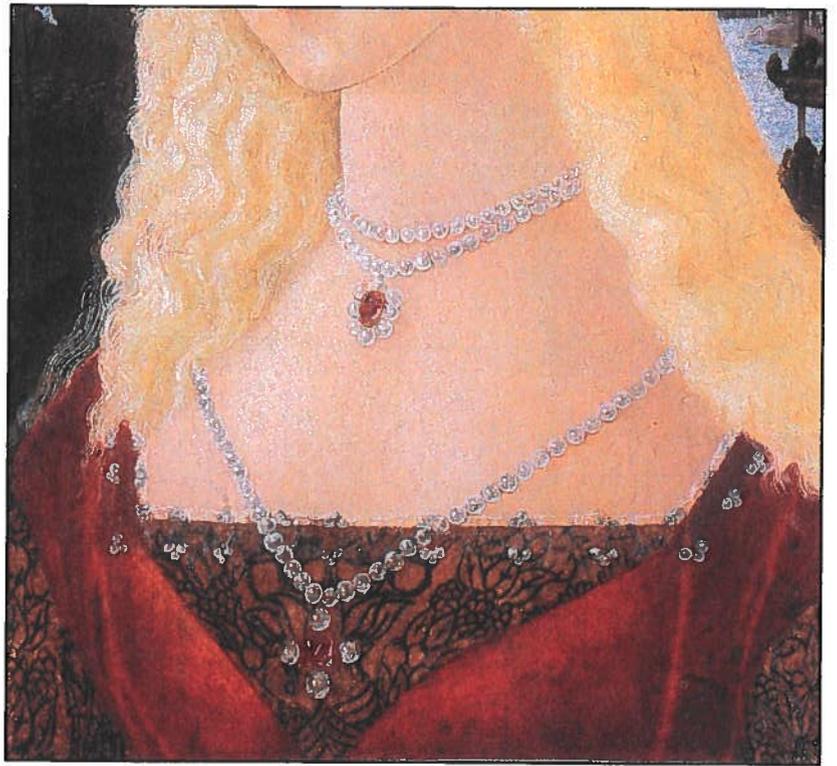
Memling, Triptyque Donne, panneau central (détail), Londres, National Gallery, 1475.

Petrus Christus, Portrait d'une jeune femme (détail), Staatliche Museen zu Berlin, Preussischer Kulturbesitz, Gemäldegalerie, vers 1470.





Memling, Portrait de Maria Portinari (détail), New York, The Metropolitan Museum of Art, vers 1470.



Neroccio de Landi, Portrait d'une dame (détail), Washington, National Gallery of art, vers 1490.



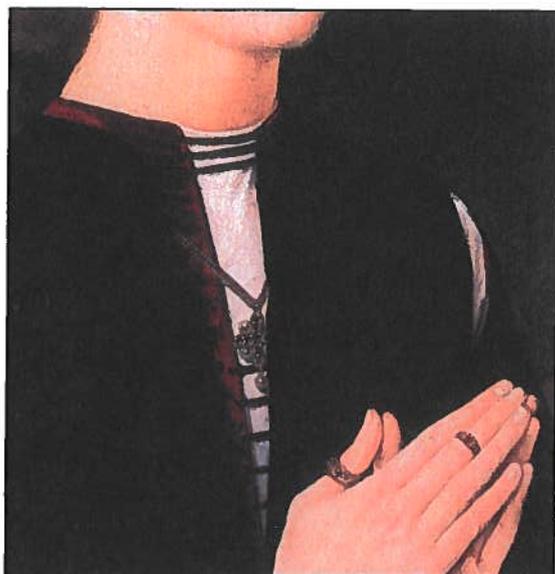
Hugo van der Gæs, Le retable Portinari (détail) Florence, Galleria degli Uffizi, 1476-77.



Memling, Deux volets avec les portraits de Willem Moreel et Barbara van Vlaenderberch (détail), Bruxelles, Musées royaux des Beaux arts de Belgique, vers 1480.



Memling, Portrait d'un homme en prière devant un paysage (détail), La Haye, Mauritshuis, vers 1480-85.



Memling, Portrait d'un jeune homme en prière (détail), Londres, National Gallery, vers 1475-1480.

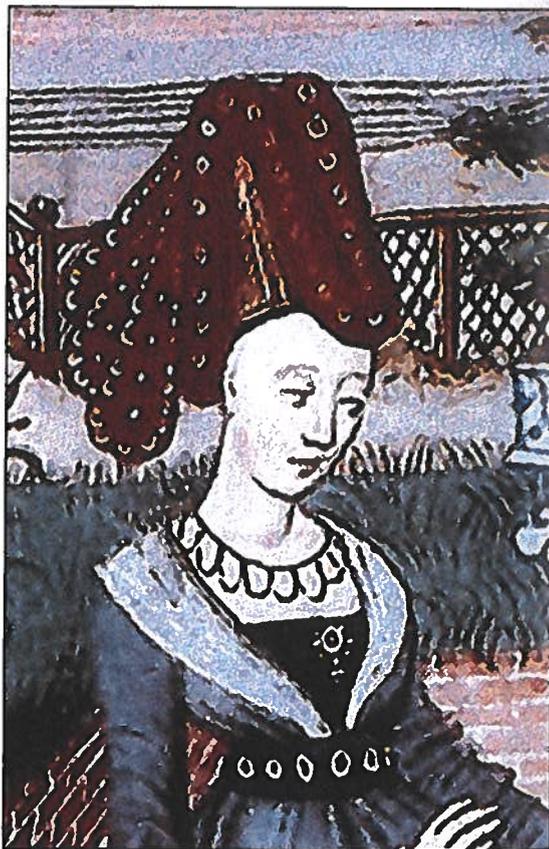


Le collier est de perle, nous pouvons aussi remarquer la richesse des broderies de col. Sur le chaperon, un affiquet. (Charles VI parlant à Pierre Salomon (détail), Genève, Bibliothèque universitaire, Ms Fr 165, F 4, Vers 1412.)

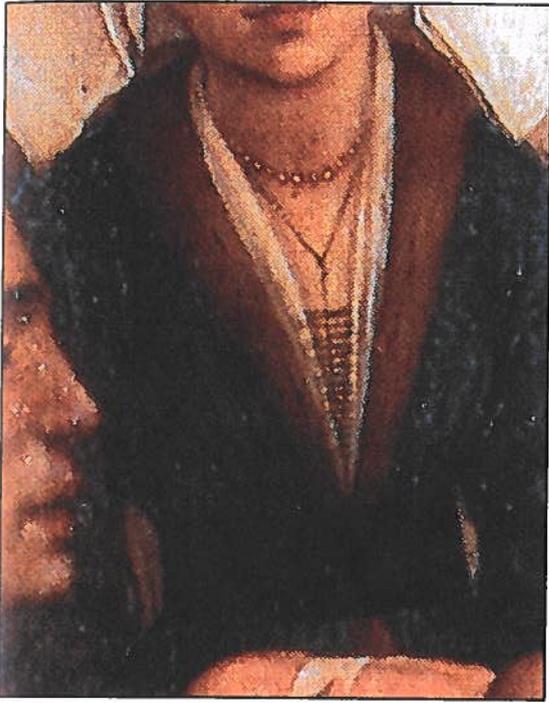


Le détail de cette enluminure de 1468 nous montre un magnifique collier de perle fine noire. Une broche ou fermail de grosse perle est placée sur le tinsel de la dame et couvre la poitrine. (Oriande la belle et l'enchanteur Maugis (détail), Renaut de Montauban, Paris, Bibliothèque de l'Arsenal, Ms 5072, F 71 v. Bruges, 1468.)

Memling, Portrait de jeune femme (sibylle Sambetha) (détail), Bruges, Stedelijke Musea, Memlingmuseum, 1480.



Jan Van Eyck, Portrait des époux Arnolfini (détail), 1434. Londres, National Gallery. Ce tableau connu laisse entrevoir le collier de la jeune épouse.



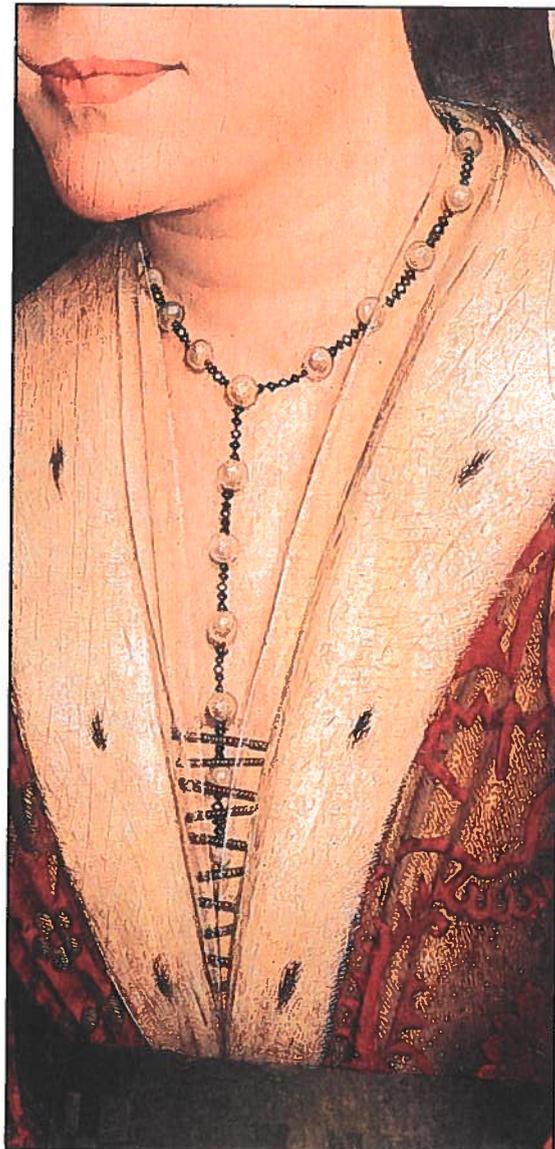
Rogier Van der Weyden, Le retable des sept sacrements (détail du baptême), Anvers, Musée royal des Beaux-Arts.



Petrus Christus, Une donatrice (Isabelle de Portugal) et saint Elisabeth (détail), Bruges, Musée Groeninge.

*Ci-contre :
Rogier Van der Weyden (?),
Portrait d'Isabelle de Portugal
(détail). (Malibu, Californie,
Musée J. Paul Getty.)*

Maître de la légende de sainte Ursule, Le tableau épitaphe d'Anne de Blasere, New York, Metropolitan Museum of Art.





Les boucles d'oreilles

La boucle d'oreille n'apparaît que peu sur les portraits et dans les sources iconographiques. A l'origine, elle est signe de marginalité et l'oreille percée par un bijou est, en effet, au Moyen Âge, un signe d'exclusion sociale. Elle est portée par ceux qui ont été condamnés ou par les marginaux tels que les juifs, les musulmans, les prostituées, les bourreaux... Son port est ainsi imposé à certaines catégories de la société afin de les identifier plus facilement.

Mais à partir de la seconde moitié du XV^e siècle, la mode s'inspire de ces marginaux et institue peu à peu le port de la boucle d'oreille pour la femme, puis pour l'homme. Par conséquence, et par opposition, certaines catégories de personnes se voient interdire le port de ces bijoux, c'est le cas des juifs. La boucle d'oreille devient alors parfois un placement facile, qui représente une réserve d'argent disponible en cas de nécessité. Naturellement, face à l'émergence d'une nouvelle mode, l'évolution des mœurs ne se fait pas sans une certaine réticence qui va durer jusqu'à la Renaissance (44), où l'espagnol Vivès, parmi ses recommandations d'hygiène et d'ornements, demande aux jeunes filles de ne pas porter de boucles d'oreilles.



En haut :
Grelots de ceinture portés par un noble, miniature extraite du roman de *Tristan et Iseult*. (Noble (détail), BN d'Autriche, Ms 2537.)

Quatre grelots du XIII^e au XV^e. (Musée de Normandie. Photo B.M. Caen.)

Les grelots, ou sonnettes, une mode courtoise (Jacques Labrot et Florent Vénier)

La grande vogue des romans de chevalerie n'est pas étrangère au succès du grelot parmi les accessoires à la mode. Le *Roman de Tristan et Iseult*, avec son histoire du grelot merveilleux, en est un vif exemple. Par amour, une fée avait offert au duc de l'île d'Avalon, un chien coloré et enchanté, portant au cou un grelot magique. Suspendu à une chaîne d'or, son tintement était si doux et si gai que le cœur, à l'entendre sonner, oubliait toute peine. Il n'en fallut pas plus pour que Tristan décide d'affronter un terrible géant, afin de gagner le chien et son grelot enchanté pour les offrir à Iseult,

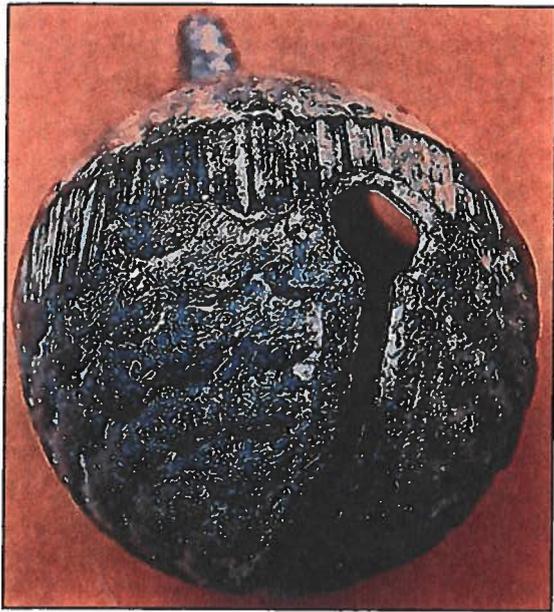
son amour lointain. Mais Iseult, triste de l'absence de son ami, comprit le sortilège du grelot dont le seul tintement charmait son cœur et endormait sa peine. Refusant ce baume à sa souffrance, elle prit le grelot magique, le fit tinter une dernière fois avant de le détacher doucement, puis, par la fenêtre ouverte, elle le lança loin dans la mer.

Le grelot, désormais auréolé de noblesse, sera longtemps mis à l'honneur et trouvera sa place jusque dans l'ornementation héraldique. Dans un contexte où la mode pour une chevalerie idéalisée et courtoise, se trouve à son paroxysme, c'est alors naturellement que les grelots et les sonnettes vont se retrouver suspendus partout, comme sur les aumônières. En 1369 (45) par exemple, une personne *avoit appendu aus boutons, ou fernillère de son jupon ou autre granement une bourse à sonnettes d'argent*.

Cette mode se propage à grand bruit et sur tous les vêtements de la noblesse. La Hire, compagnon de Jeanne d'Arc, porte ainsi un manteau rouge chargé de clochettes d'argent. Déjà en 1389, pour l'entrée de la reine à Paris, le duc de Bourgogne arbore un luxueux pourpoint dit « aux sonnettes », dont voici la description : *le duc de Bourgogne pour paroistre avec honneur à cette entrée se fit faire un pourpoint de veluau vermeil garni de plusieurs pièces d'or ferues en estampes en guise de losanges et quarres. Il y avoit au demi-corps de ce pourpoint en haut 40 brebis et 40 cygnes de perles ; chaque brebis avoit une sonnette pendue au col et chaque cygne en tenoit une au bec. Ce pourpoint avoit 78 fleurs d'or esmaillées de rouge clair...* Ce ne sont donc pas moins de 80 grelots qui teintaient au moindre mouvement du duc. Ce merveilleux vêtement était, en outre, assorti de trois autres pourpoints, vermeil et vert à peine moins ornés, avec lesquels le duc arborait des éperons d'or « esmaillés à brebis » et une chaîne d'or également « sonnante ». Ces ceintures de grelots pendants semblent enfin très fréquentes sur les représentations et nous avons peine à nous imaginer l'ambiance sonore qu'elles devaient apporter.

Grelot de cou, détail d'une miniature du XV^e siècle. (photo BNF.)





Grand grelot en Bronze fin XV^e ou début XVI^e siècle, à décor d'écailles. (Coll. Privée, Photo : Buthod - Ruffier).

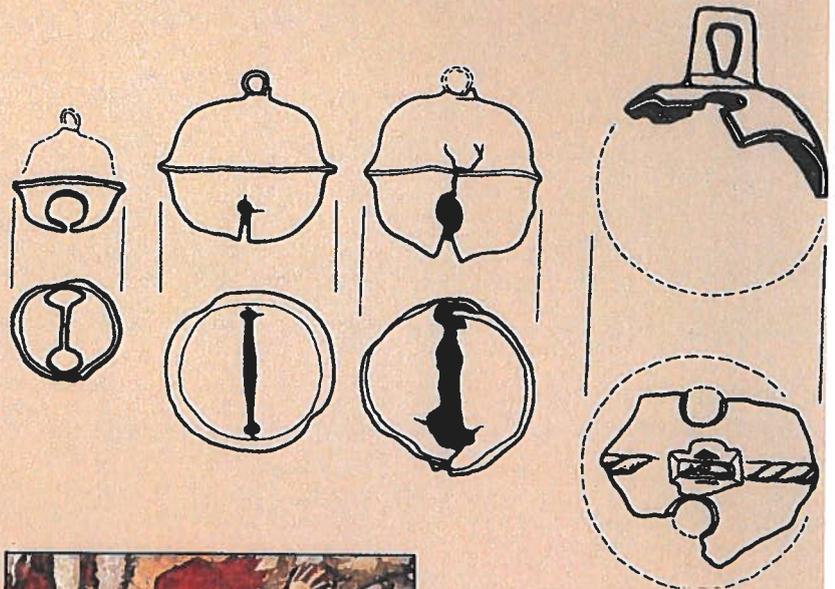


Cinq grelots du XIV^e siècle - Région de l'Yonne. (Coll. privée - Photo : Buthod - Ruffier.)

Heureusement, de nombreux artisans veillent à approvisionner la demande importante liée à cette mode. Nos objets sont regroupés sous le terme générique de *sonneites*. Les ouvriers qui travaillent l'étain peuvent en confectionner, mais ce sont surtout les facteurs de laiton qui réalisent les sonnettes et grelots car beaucoup d'entre eux sont faits en tôle d'alliage cuivreux. Lorsque l'argent ou les métaux précieux sont préférés, ce sont alors les orfèvres qui excellent. Deux hémisphères métalliques sont assemblées autour d'une bille du même métal, de terre cuite ou encore d'un petit caillou qui permet de faire tinter l'objet. Un anneau de suspension également métallique facilite l'attache au vêtement ou harnais.

(44) J.-L. Viles, *De institutione christinanae feminae*, 1523.

(45) Lettres de Rémission. A. P. Du cange : *V doreloteria*.



Dessins de quatre grelots du XIV^e siècle trouvés lors des fouilles du château de Montségur. (Dessin Gramé.)



Grelots pendant depuis la ceinture, détail. Petites heures du duc de Berry, peintes vers 1390.



Cette enluminure de l'extrême fin du Moyen Âge nous présente, avec pesanteur, un jeune homme portant à la ceinture un chapelet de « branlants ».

Le verger de déduit (détail), Guillaume de Lorris et Jean de Meung, *Roman de la Rose*, Maître des livres de prières, Londres, The British Library, Ms Harley 4425, F 19v. Vers 1490-1500.)